



Le torpilleur chinois "Hai Lung," récemment construit en Allemagne, qui a atteint aux essais une vitesse de 36,7 milles marins à l'heure.

TEMPERATURE
Du 12 décembre 1899.

Thermomètre de M. et L. CLAUSER, Opticien, No 145 rue du Canal, Maitre Orfèvre et Horloger.	
	Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 48	9
Midi..... 58	14
3 P. M..... 62	17
6 P. M..... 60	16

Bureau météorologique.

Washington, 12 décembre.— Indications pour la Louisiane.— Temps beau mercredi ; plus froid dans la partie nord-ouest ; jeudi beau ; vents variables.

LA GUERRE AU TRANSVAAL.

Quelle terrible leçon pour l'Angleterre, que la guerre qu'elle vient d'entreprendre follement contre cette poignée d'hommes et de femmes que l'on appelle les Boers ! Quelle révélation, tout à fait inattendue pour les puissances européennes qui, effrayées des conquêtes que la Grande-Bretagne ne doit qu'à leur insigne maladresse, se croyaient obligées jusqu'ici, de plier le genou devant son universelle souveraineté et de céder à toutes ses exigences, à tous ses caprices !

On sait partout aujourd'hui—ce que partout on ignorait, il y a quatre ou cinq mois à peine—que la puissance anglaise n'est qu'un colosse aux pieds d'argile, et qu'il suffit de lui opposer une résistance quelque peu opiniâtre pour en venir à bout. Infatigée de l'idée d'empire universel que lui ont inspiré quelques succès momentanés, elle a voulu se rendre la maîtresse absolue du continent noir, comme jadis elle s'était faite maîtresse du continent américain. Quelle y prenne garde. Elle joue son gros jeu en ce moment. Que les puissances européennes ouvrent maintenant les yeux et aperçoivent l'abîme où elle voudrait les faire tomber, et c'en est fait de sa toute-puissance. Toutes ses colonies, dont elle est fière, s'en vont en lambeaux et elle reste seule, isolée dans son île, incapable même de conserver sa souveraineté sur l'Irlande.

Nous savons qu'elle est riche ; nous savons qu'elle peut acheter autant d'hommes et de Krupp qu'il lui en faut, pour avoir définitivement raison de ses vasaux, vrais ou prétendus, du sud de l'Afrique.

Mais tout son prestige est évanoui. Or, c'est là-dessus, et uniquement là-dessus, que repose, depuis cinquante ans, son omnipotence. Qu'un éclair de bon sens traverse le fatras de qu'on minute, les cervelles des gouver-

nements du Vieux Monde, et c'en est fait de ce fameux empire, sur lequel, dit-on, jamais le soleil ne se couche. L'Angleterre cajole en ce moment l'Union Américaine pour obtenir son alliance ; elle ne l'obtiendra pas. Il faudrait que nos gouvernants fissent frapper de folie, pour aider au relèvement d'un Etat qui ne peut plus désormais s'enrichir que des dépollies d'autrui et, en particulier, de l'Union.

Le Traitement de la Peste.

Le docteur Salimbeni, qui était depuis trois mois à Oporto, où il continuait les études sur la peste et les inoculations commencées sous la direction du docteur Calmette, est rentré hier matin à Paris, très fatigué par sa campagne scientifique.

Voici le résultat de ses observations : Les guérisons par le sérum antipesteux se sont maintenues dans les mêmes proportions si avantageuses du début. Depuis le 3 septembre jusqu'au 18 novembre, il y a eu 142 traités par le sérum et 21 décès, soit une mortalité de 14,7 0/0. Il y a eu, dans le même intervalle, 72 cas non traités par le sérum, qui ont fourni 45 morts, soit une mortalité de 62,6 0/0. Lundi, le docteur Salimbeni, à son passage à Lisbonne, a été reçu par S. M. la reine Amélie, qui l'a remercié du dévouement avec lequel il avait soigné les malades d'Oporto.

A qui la palme pour la vitesse sur les voies ferrées.

On a beaucoup discuté pour savoir à quel pays appartient le record de la vitesse sur les voies ferrées : Les Anglais et les Américains ont longtemps prétendu avoir l'avantage sur les autres pays. Ils sont aujourd'hui forcés d'avouer que c'est la France qui possède les trains les plus rapides.

En effet, d'après les chiffres cités par un écrivain anglais, M. O. R. Marten, le Sud-Express, train spécial, à la vérité, mais régulier, réalise entre Paris et Bayonne une "vitesse commerciale" de 86 kilom. 98 à l'heure. Aux Etats-Unis, le célèbre Empire State Express n'exécute pas, entre New York et Buffalo, 85 kilom. 81, et, en Angleterre, celui qui va de Londres à Edimbourg par la côte Est n'atteint que 81 kilom. 44.

Il paraît donc bien que le record de vitesse moyenne en pleine marche entre deux points d'arrêt consécutifs appartient à la France.

INAUGURATION DE LA STATUE DE Ferdinand de Lesseps

Le 18 novembre, les passagers de l'Indus, qui portaient les invités, étaient arrivés devant Port Saïd. Le coup-d'oeil est saisissant. Pas un arbre, pas un tertre à l'horizon. Sans l'amas de maisons qui alignent, à la droite, leurs cubes de briques régulières et pareils, sans la forêt de mâts qui signalent, à gauche, l'entrée du canal maritime, on distinguerait à peine de l'immense nappe d'eau cette terre basse et nue. Il faut avoir pénétré dans le port pour mesurer l'étendue de la ville qui n'existait pas, il y a trente ans, et qui compte aujourd'hui plus de 20,000 habitants, pour deviner l'importance des chantiers et des docks, pour se rendre compte de l'activité et de la gloire qui régissent aujourd'hui dans cet ancien désert. A l'extrémité du môle, au milieu même des flots, s'élève sur un haut piédestal, encore enveloppée d'un voile, la statue que l'on inaugure demain.

Le ciel était nuageux et sombre, mais le vilain temps ne du pas sur la terre d'Egypte. Les nuages qui avaient attristé le débarquement s'étaient vite dissipés. Le soir même, le ciel était pur et brillant. C'est sous un resplendissant soleil qu'a été inaugurée la statue de Lesseps. Dès huit heures, les passagers de l'Indus, le personnel de la Compagnie de Suez, les autorités anglaises et égyptiennes, les ministres étrangers accrédités au Caire, les officiers des navires de guerre français, anglais, danois, américains, envoyés dans les eaux de Port-Saïd se pressaient sur un immense ponton amarré à l'entrée du port, en face de la statue.

A neuf heures précises, les tambours des pompiers de Port-Saïd battaient aux champs ; ils annonçaient l'arrivée du khédive, et tandis qu'un orchestre chantait, en l'honneur du Grand Français, un hymne triomphal, le voile qui enveloppait le monument, tombait et découvrait aux applaudissements de la foule, l'image de Ferdinand de Lesseps.

Cette statue, haute de sept mètres, élevée sur un piédestal de treize mètres de hauteur, elle se dresse près de l'entrée du port, à l'extrémité du môle que la Compagnie a fait élargir à cette occasion et transformer en promenade. Le sculpteur, M. Frémiet, a représenté Ferdinand de Lesseps debout, revêtu de l'habit et drapé dans un large manteau ; de la main étendue, le créateur du canal semble monter aux navires la nouvelle route

créée par sa volonté, son énergie et sa persévérance ; sur la face du piédestal, on a gravé seulement son nom, la date de sa naissance et celle de sa mort, et plus bas, au centre d'une couronne d'entrelacs des laniers, la devise qui résume son œuvre : *Aperire terram gentibus.*

Le Khédive a pris le premier la parole. En quelques mots très brefs, très simples, dits d'une voix nette et sans le moindre accent, il a remercié la Compagnie de Suez de l'avoir invité à cette fête et rappelé la sympathie, la protection et les encouragements que l'œuvre de Lesseps a toujours trouvés auprès de ses aïeux.

M. le prince d'Arenberg, président de la Compagnie, s'est dirigé alors vers la tribune, drapée de velours rouge, qu'on avait élevée sur l'un des côtés d'un ponton, à la droite de la statue, et a prononcé un discours dans lequel, après avoir retracé la vie de M. Ferdinand de Lesseps et appelé les difficultés qu'il avait rencontrées, — et vaincues, — pour mener à bien son œuvre gigantesque, il s'est exprimé ainsi :

Au lendemain de l'inauguration du canal, M. de Lesseps eut les enivrerments de tout ce que la gloire peut procurer à ceux qui ont accompli une grande action et qui ont remporté une éclatante victoire. Aucun conquérant aucun orateur et aucun poète, n'ont été l'objet de plus d'adulations et n'ont été entourés d'un nuage d'encens plus épais et plus embaumé.

A l'ivresse du triomphe, il joignit les joies les plus sûres et les plus durables de son foyer constitué. Une jeune et ravissante femme apportait le bonheur dans la maison isolée et une famille aussi belle que nombreuse devait pendant quinze années procurer ce que ni la gloire ni les triomphes ne peuvent donner. Elle devait devenir la consolation de bien des tristesses. La célébrité et l'admiration dont jouissait M. de Lesseps faisaient affluer vers lui les demandes et les propositions. Ceux qui songeaient à créer un grand lac en arrière de la Régence de Tunis, ceux qui voulaient relier l'Asie Mineure au golfe Persique par un chemin de fer, ceux qui voulaient couper l'isthme de Corinthe, tous, demandaient un créateur du canal de Suez de les aider de ses conseils et de son expérience. Il leur accorda ses lumières et ses avis ; mais il ne voulut pas prendre une part directe à aucun de ces travaux.

Il ne sut ou il ne put pas résister aux sollicitations des Congrès réunis et auxquels prirent part des représentants de toutes les nations qui le suppliaient d'entreprendre le percement du canal de Panama, de cette œuvre analogue à celle de Suez, et que Leibnitz, Goethe, Humboldt et les saint simoniens avaient signalé comme l'un des plus grands services que l'on pourrait rendre à la civilisation humaine. Il se mit à l'œuvre avec l'énergie et l'activité que l'âge n'avait pas encore pu diminuer ; mais je ne ferai pas le récit de ce qui devait aboutir à des désastres et à des ruines. Cette histoire sera mieux écrite par ceux qui seront moins rapprochés que nous d'une catastrophe qui anéantit en quelques jours tout ce qui avait été accompli, qui jeta un voile de deuil sur la France entière et qui porta à M. de Lesseps le coup fatal dont il ne devait plus se relever.

Dans quelques années, le canal de Panama sera probablement achevé ; il le sera peut-être par ceux qui s'y étaient d'abord le plus opposés et qui se charge-

ront de démontrer que l'entreprise était bonne et n'était pas chimérique. Les flottes et le commerce de la jeune nation qui prend une place nouvelle pour infuser sur les destinées du monde vogueront peut-être bientôt à travers un canal qui deviendra l'élément le plus efficace de sa force et de sa puissance. Goethe avait désiré vivre pour être témoin du percement des isthmes de Panama et de Suez. M. de Lesseps qui en aura été l'initiateur est mort après n'avoir accompli que la moitié de sa tâche. Mais cette part est assez large et assez belle pour que peu d'êtres puissent lui être comparés. L'ancienne maison d'Agnes Sorrel a abrité le vieillard mourant l'élément le plus efficace de sa force et de sa puissance. Goethe avait désiré vivre pour être témoin du percement des isthmes de Panama et de Suez. M. de Lesseps qui en aura été l'initiateur est mort après n'avoir accompli que la moitié de sa tâche.

toute ma jeunesse ; de ce nom que je n'ai pas su désapprendre et que l'univers ne désapprendra pas : le Grand Français !

M. Charles de Lesseps a prononcé ensuite une courte et chaleureuse allocution.

Après chacun de ces discours, le Khédive s'est levé et est allé devant des orateurs et leur serra la main. On a remarqué tout particulièrement l'effusion avec laquelle il a remercié M. Charles de Lesseps du tribut de reconnaissance que celui-ci, en termes très heureux, a rendu à la mémoire de Mohamed-Saïd et à celle d'Ismaïl. Si unanimement et si justifiés qu'ait été le succès des précédents orateurs, l'effet de leurs discours a quelque peu pâli devant l'émotion profonde qu'a soulevée la simple allocution de M. Charles de Lesseps et qu'a été vraiment la minute la plus saisissante de cette cérémonie que celle où l'auditoire a associé dans une même ovation le père et le fils, l'initiateur et le continuateur.

L'ENTREVUE DE FLESSINGUE.

Après s'être rendu à Windsor, Guillaume II est allé visiter les deux reines des Pays-Bas. Il a dû remporter de cette visite des impressions tout autres que celles que lui avait produites les conversations avec la reine Victoria.

En Angleterre, la Reine, la famille royale et les ministres de Sa Majesté ont déployé beaucoup d'efforts pour persuader à Guillaume II qu'ils étaient irréprochables, et qu'ils avaient été obligés de prendre les armes pour repousser l'agression des Boers. Je crois entendre que M. Chamberlain a dû expliquer que le gouvernement de Sa Majesté Britannique avait poussé aux plus extrêmes limites la patience, la modération et l'esprit d'équité envers un peuple combé jusque-là des bienfaits de la métropole. L'empereur a retenu de ces plaidoyers ce qu'il a voulu, mais il les a entendus de divers côtés.

A Flessingue, le langage des Reines et du ministre des affaires étrangères des Pays-Bas a dû être, par contre, bien différent. Non seulement la Haye, mais jusque dans les couches les plus profondes de la nation néerlandaise, la guerre du Transvaal apparait comme un attentat monstrueux contre un petit peuple d'origine chrétienne ; car le sang qui coule au sud de l'Afrique est en réalité un sang hollandais. Jusqu'à quel point l'empereur Guillaume s'est-il associé à ces plaintes et a-t-il permis de s'interposer en faveur des faibles et des opprimés, lorsque viendra l'heure plus ou moins éloignée de fixer les conditions de la paix ? On l'ignore, mais il est remarquable que le couple impérial d'Allemagne ait choisi un pareil moment pour rendre aux deux Reines la visite qui leur devait. C'est toujours la confirmation du rôle de bascule en vertu duquel Guillaume II cherche à conserver la liberté de ses mouvements, et à vivre en bonnes relations avec tout le monde, au fur et à mesure que les événements se compliquent autour de lui. Dans le même mois, il a échangé des protestations d'amitié avec la Russie, l'Angleterre et la Hollande, pendant que la guerre du Transvaal se déchînait ; n'est-ce pas un vrai miracle d'habileté ? Mais, pour ce qui concerne la Hollande, il y a là des voisins auxquels l'empereur Guillaume II

tient à produire ses plus doux sourires. La jeune reine des Pays-Bas ne tardera pas vraisemblablement à faire choix d'un mari, qui aura à La Haye à peu près la situation qu'occupait autrefois le prince consort à la Cour d'Angleterre. L'empereur use de toute son influence pour que la souveraine des Pays-Bas porte son cœur vers un prince allemand, et le bruit court qu'elle n'y oppose pas de résistance. Il faut donc voir, dans un avenir plus ou moins prochain, la Hollande placée, d'ailleurs sans détrimment pour son indépendance, sous la haute protection de l'empire germanique, et constituer ainsi la cliente favorite de Guillaume II. Cette seule éventualité suffirait, sans doute, pour empêcher le cabinet de Berlin de régler sa politique extérieure sur les convenances de l'Angleterre.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er décembre 1899.

- I.—Le dernier héritage de la monarchie.—L'acte constitutionnel de Belgique.—Le Royaume des Pays-Bas.—La Révolution Belge, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française.
- II.—Au milieu de l'année, première partie, par M. Edmond Rod.
- III.—Récits historiques, par M. Alfred Fournier.
- IV.—L'état actuel de l'enseignement des sciences sociales.—II. L'enseignement économique et la société industrielle, par M. Augustin Fieret.
- V.—La Bourg de France.—Branche, par M. Maurice Talmyr.
- VI.—L'histoire européenne au XIXe siècle, par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.
- VII.—L'histoire européenne au XIXe siècle, par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.
- VIII.—Revue scientifique.—1. Electrolyse.—2. La théorie des ions, par M. A. Dastre.
- IX.—Chronique de la quinzaine.—Histoire politique, par M. François Charles.
- X.—Bulletin Bibliographique.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"Little Lord Fauntleroy" est par elle-même une excellente comédie ; mais elle double de valeur, grâce au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Melville, entourant et soutenant la charmante petite actrice, Baby Vavene, une enfant-pédigree qui s'est conquise tout d'abord les ardeentes sympathies du public qui, chaque soir, lui fait fête. Ainsi, la salle ne désemplit-elle pas, depuis dimanche.

THEATRE DE L'OPERA.

Grand succès, hier soir, à l'Opéra de la rue Bourbon. On y rendait la première de la Juive, avec les premiers sujets de la troupe. Meses Clément, Berthet, et MM. Bonomas, Dambine, Rossel et surtout M. Casset.

C'est sur ce dernier qu'étaient dirigées toutes les curiosités et toutes les lognettes. On sait généralement que la "Juive" est une œuvre de boulevard et le rôle d'Azacarr, un terrible casse-cou. M. Casset s'en est tiré à merveille et a été bruyamment applaudi ; ce n'était que justice. Demain, jeudi, première de Manon, la meilleure inspiration de Massenet, avec M. Bonnard et Mme Mader de Montjan, dans les deux rôles principaux. Tous les deux excellent. La distribution est remarquable, la mise en scène très brillante. Il y a surtout un ballet, dirigé par M. Francioli, qui fera grand effet.—La Présentation. Dimanche, en matinée, les Huguenots, avec M. Gauthier. Le soir, le "Cœur et la Main", un délicieux opéra-comique. On nous annonce le retour de M. Gauthier qui était allé donner, à Chicago, une représentation de "Samson et Dalila". Il y a obtenu un très brillant succès.

Feuilleton

— DB —

L'Abéille de la N. O.
1. Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

LA MAISON GRISE.

L'étroite vallée de Bèèvre offre depuis son origine, à Saint-Cyr-Fleocle, une succession de nids de verdure, clos de collines escarpées, pleins de châteaux, de villas, de claires maisonnettes

qui se cachent sous de grands arbres. L'ombre et la fraîcheur accompagnent la petite rivière, large de deux enjambées, dont les eaux sont encore claires et frétilantes. — Les vilaines usines étant beaucoup plus bas.

Un point de son cours est particulièrement pittoresque, presque sauvage. C'est un peu au-dessous du joli bourg de Jony-en-Josas, à l'endroit où la vallée se resserre, dominée sur la gauche par le plateau de Verrières et sur la droite par les hauteurs de Villeras et de Falaiseau. Des pentes abruptes, des talus noirs, et, mal cachées par les ronces et les herbes, les longues éraillures blanches des roches calcaires.

Une seule habitation dans cette sorte de défilé que surveillent les canons d'une ceinture de batteries dépendantes des forts de Verrières.

Elle se compose d'un corps de bâtiment, élevé de deux étages, adossé au talus escarpé qui monte vers la crête du plateau. La façade compte deux rangées de huit fenêtres, presque toutes avengées par des volets pleins, revêtus de peinture grise. Les pierres sont grises aussi, lépreuses, mangées de mousses.

luis, des acacias, des peupliers et des sycomores, après lesquels grimpent abondamment les lierres et les climactites.

La grille qui défend l'entrée est massive, hérissée de pointes, et se joint à un mur épais, de trois mètres de hauteur, dont le chaperon est couvert de tessons de bouteilles piquées dans le ciment.

Un ruisseau, issu des bois de Verrières, traverse en grondant le jardin embroussaillé et passe sous la route pour aller rejoindre la Bièvre.

A quelque distance de la grille, extérieurement, installé à l'ombre d'un bouquet d'arbustes, dans la prairie communale, un jeune homme s'appliquait, par une soirée de juin, 1896, à laver une aquarelle.

Certes, le peintre n'épargnait point les couleurs vives, car l'album posé sur ses genoux resplendissait comme une boutique de marchand de vernis. Pourtant, la maison triste et grise, qu'il semblait avoir comme objectif, ne comportait pas un si grand luxe de tonalités violentes. Il ne payait pas de mine, l'artiste.

dit chez les habillements à la mode. Par exemple, il arborait une cravate éclatante : le rose d'aniline qui l'avait teinté devait occuper l'extrême sommet de sa gamme.

Figure vulgaire mais aux traits assez fins, cheveux noirs légèrement bouclés, petite moustache brune, air prétentieux, état social vague.

A l'abri de la curiosité des passants, grâce au fossé profond de la route et à quelques touffes de genêts et d'aubépinies, l'artiste prenait soin quand même, par sa position et ses attitudes, de soustraire son œuvre à tout regard indiscret.

D'ailleurs ce peintre avait une singulière façon de travailler : quand la route était déserte, il lâchait bien vite ses pinceaux et s'occupait à rouler des cigaretttes ou à considérer le ciel en bâillant ; quel qu'un s'avancât, il vite le lavage multicolore recommençait.

Vers sept heures du soir, l'approche de deux cyclistes qui remontaient la vallée, fit que l'artiste se pencha avec un ardeur apparente sur son dessin.

de Fontenay, dit-elle. Retournez-vous en.

— Vous voilà donc arrivée, mademoiselle ?
— Oui. La maison de mon père est à cinquante pas, là dans les arbres...
— Déjà !... Déjà !...
— Soyez raisonnable et ne me faites pas repentir de vous avoir permis de m'accompagner jusqu'ici.

— A Dieu ne plaise, mademoiselle !... Cette preuve de bonne amitié m'a semblé si douce !... — Ah ! voilà que vous manquez à nos conventions : point de compliments ni de fadeurs !... Et puis, je n'ai pas le temps de les entendre. La dépêche de mon père est pressante. Il faut qu'il soit bien sérieusement malade pour me l'envoyer, envoie. Auez, je me hâte. Bonsoir.

D'un geste franc, elle tendit la main. Le jeune homme s'en saisit avec une hâte et une joie qu'il essayait en vain de dissimuler. — Vous ne viendrez donc pas à la Faculté des sciences de toute cette semaine ? demanda-t-il.
— Je ne puis le savoir...
— Moi, j'irai comme d'habitude... tous les jours... avec l'espoir de vous voir arriver prendre votre place à l'amphithéâtre... La place d'élection, la seule que visite parfois un rayon de soleil.

alors ma rentrée à Paris signifierait que mon père va tout à fait bien. — Alors, bonsoir.

— Mais, reprit-il sans abandonner encore la petite main loyalement confiée à son étreinte, si vous ne revenez pas, comment ferais-je pour avoir de vos nouvelles ?...
Il se hâta de corriger sa phrase en ajoutant :
— ... Et de celles de monsieur votre père ?...
— Mais il n'est pas nécessaire que vous en ayez !... Ceci dépasserait les limites de la bonne camaraderie franchement inaugurée l'an dernier entre nous.

— Oui, peut-être, répondit-il. Cependant j'éprouve un soulagement à la pensée de demeurer huit jours sans vous voir. Je croirais sans cesse qu'il vous est arrivé malheur, que vous êtes dans le chagrin et dans la peine... Et... et... en bon camarade... Je regretterais de ne pouvoir vous venir en aide...
Il était si sincère et si empressé en tâchant d'exprimer ses sentiments que la jeune fille fut émue.

— Monsieur Lucien, vous avez bon cœur, merci...
— Alors, mademoiselle, Claire, vous ne m'en voudrez pas, si votre absence se prolongeait, et si... en me promenant, je passais quelquefois sur cette route !
— Non. Assurément.
— A mon tour, infiniment merci. Je voudrais tant pouvoir

vous prouver mon affection !... — J'espère qu'il n'en sera pas besoin. Au revoir, monsieur de Fontenay.

— Au revoir, mademoiselle. Ils se serrèrent la main une dernière fois et la jeune fille, dirigeant sa bicyclette, s'en alla, à pied, d'un pas joliment rythmé, vers la Maison-Grise.

Mlle Claire avait vingt-quatre ans. De taille moyenne, souple, nerveuse, admirablement faite, elle alliait à son élégance innée une assurance et une fermeté de mouvements, sans doute acquises par la pratique assidue de tous les exercices du corps.

Son joli visage, tout vibrant de santé, reflétait une confiance en soi-même, une force morale peu commune. Les yeux sérieux, le front pâle, accusaient un esprit pensif et cultivé ; le sourire des lèvres fraîches et roses, la grâce de l'abandonnée chevelure châtain-clair, des épaules tombantes, du buste bien formé et de la taille menue qu'éclaircissait une ceinture de cuir, disaient toute son adorable féminité.